

La Revue Canadienne publie un Album litté- raire et musical, paraissant tous les mois, par livrai- sons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE : A. Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT. A. Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.) Abonnement au Journal semi-hebdomadaire pendant six mois, par la poste, en France, 10 fr. 00; en Belgique, 12 fr. 00; en Suisse, 14 fr. 00; en Angleterre, 16 fr. 00. Abonnement à l'Album mensuel, litté- raire et musical, pendant six mois, par la poste, en France, 6 fr. 00; en Belgique, 8 fr. 00; en Suisse, 10 fr. 00; en Angleterre, 12 fr. 00. Aux deux publications réunies, pendant six mois, par la poste, en France, 16 fr. 00; en Belgique, 20 fr. 00; en Suisse, 24 fr. 00; en Angleterre, 28 fr. 00. PRIX DES ANNONCES. Six lignes et au-dessous, première insertion, 25 cts. Dix lignes et au-dessous, première insertion, 35 cts. Au-dessus par lignes, 45 cts. Toute insertion subséquente, le quart du prix. (A franchir les lettres.)

SITUATION DEMANDEE.

LES personnes qui désiraient avoir une personne soumise de bonnes recommandations, soit dans un bureau de poste soit dans un greffier, soit dans aucune autre office pourraient s'informer au bureau de la Revue Canadienne. Montréal 4 août 1846.

VOYAGE DE PLAISIR

VARENNES.

TOUS LES DIMANCHES A UNE HEURE PRECISE.

Le Steamer ST. LOUIS commencera ses voyages réguliers à Varennes, Dimanche prochain le 7 du courant, et continuera pendant la saison, tous les dimanches en partant de Montréal à 1 heure P. M., et revenant de bon heure dans l'après-midi. 6 juin.

LIBRAIRIE CANADIENNE

JOHN THOMPSON,

(Ci-devant associé de M. J. B. HOLLAND.)

Rue St. Vincent, No. 19,

ANCIENNE DEMEURE.

Le Soussigné, très-reconnaisant de l'encouragement que ses nombreuses pratiques ont bien voulu lui accorder, à l'honneur de leur annuaire qu'il continue toujours à LIBRAIRIE, IMPRIMERIE et RELIURE, et il ose se flatter par l'empressement qu'il mettra à les servir, l'exactitude et la ponctualité avec lesquelles il exécutera les ordres qui lui seront confiés, de continuer à mériter leur confiance et celle du public en général.

Table listing various books and their prices, including 'Nouveaux de Ecoles Chrétiennes', 'Grammaire des Freres', 'Exercice Orthographique', etc.

CHEMIN DE FER

DU

ST. LAURENT ET DE L'ATLANTIQUE.

AVIS.

LES Soussignés, étant propriétaires de pas moins de CENT CINQUANTE parts, dans le capital de la COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU ST. LAURENT ET DE L'ATLANTIQUE convoquent par le présent une ASSEMBLEE GENERALE SPECIALE des actionnaires dans la dite compagnie, qui sera tenue aux BUREAUX DE LA COMPAGNIE, No. 18, Petite rue St. Jacques, dans la cité de Montréal, SAHEDI, le VINGT-DEUXIEME jour du courant à DEUX heures P. M. précises, pour prendre en considération l'état des affaires de la dite compagnie, et décider sur l'expédition de procéder à la construction du chemin, ou à l'expédition des mesures pour l'abandon légal de l'entreprise.

On doit remarquer que cette assemblée est convoquée au lieu de celle qui devait se tenir le 17 courant, date qu'on a considérée trop prochaine, par rapport aux résultats qu'on doit attendre de l'Assemblée Publique qui aura lieu le 19 du courant, et par conséquent ne remplit pas l'avis légal exigé par l'Acte d'incorporation.

G. MOFFATT, JOHN FROTTHINGHAM, WILLIAM TWINAME, THOMAS URF, COLLIS ROSS & Co., JOHN TORRANCE & Co., JOHN YOUNG, CARTEER, COWAN & Co., JOSEPH JONES, T. A. STAYNER, COWAN & CROSS, THOS. KAY & Co., TAIT, FOWLER & Co., D. L. MAGPHER-ON, ROBERT ARMOUR.

Extrait des minutes du Bureau des Directeurs de la Compagnie du Chemin de Fer du St. Laurent et de l'Atlantique, lundi le 3 août 1846.

Yu qu'à une assemblée Générale Spéciale des actionnaires de la COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU ST. LAURENT ET DE L'ATLANTIQUE, tenue à l'HOTEL DALEY, dans cette Cité, jeudi, le 20 ultimo, il a été résolu que des efforts redoublés seraient faits pour acquiescer un support pour l'entreprise plus étendu que celui que l'on a pu avoir jusqu'à présent, jusqu'à ce qu'une autre assemblée Spéciale Générale de la Compagnie soit convoquée; pour décider expressément si l'ouvrage sera commencé, ou la Compagnie légalement dissoute, et il est expédié de faire connaître que dans le cas où l'entreprise serait abandonnée, l'on n'exigera aucune contribution pour défrayer les dépenses, de la part des souscripteurs accablés depuis le 30 ultimo. Aina qu'il suit: Résolu... Que dans le cas où il serait déterminé, à la prochaine Assemblée Générale Spéciale des actionnaires, de dissoudre la Compagnie, les souscripteurs aux parts, depuis le 30 du mois dernier, seront exemptés de payer aucun instalment, ou contribution pour défrayer, les dépenses encourues par la Compagnie.

THOMAS STEERS, Secrétaire et Trésorier. Bureau de la Cie., C. F. St. Et. A. Montréal, 7 août, 1846.

PROSPECTUS

College de St. Jean, Fordham, Cte. de West Chester, NEW-YORK.

CET établissement est situé près du village de Fordham, à onze milles de New-York et à trois de Harlem. Il possède à la fois les avantages d'un air salubre, de la tranquillité nécessaire à l'étude et d'une campagne pittoresque. Le chemin de fer de White Plains passe le long de la belle pelouse qui s'étend devant le collège, et permet d'y arriver en tout temps; les équipages particuliers peuvent aussi s'y rendre par la route de Harlem et de West Farms.

Le public sait déjà que Mgr l'Evêque de New-York, a confié cet établissement aux PP. de la Cie. de Jésus. Leur intention cependant est de ne rien changer aux principes qui ont présidé à sa fondation, et qui ont produit sa prospérité actuelle. Seulement, le nombre des professeurs sera augmenté considérablement, sans entraîner toutefois un renouvellement complet de la Faculté.

Les parents, qui honorent le collège de leur confiance, peuvent être persuadés que leurs enfants recevront, sous le rapport physique, tous les soins que demande leur âge. Les plus jeunes surtout seront l'objet d'une attention particulière. Des Freres, formés à cet emploi par l'expérience de toute leur vie, en seront spécialement chargés. Le gouvernement continuera à être doux et paternel, sans rien relâcher toutefois de la discipline actuellement en vigueur. Aucun élève ne peut sortir du collège sans être accompagné par un professeur ou un préfet.

Ceux dont les parents résident à New-York, pourront aller les visiter une fois par trimestre, à moins que des raisons spéciales ne nécessitent une sortie extraordinaire.

Les cours d'instruction comprennent l'Hébreu, le Grec, le Latin, l'Anglais et le Français, avec toutes les branches accessoires d'une bonne éducation. Les cours de Mathématiques sont complets et accompagnés de l'étude de la Philosophie, de la Physique et de la Chimie.

La langue anglaise est la seule en usage dans les classes et dans les récréations; mais les élèves d'origine française trouveront dans la société d'un certain nombre de professeurs une occasion de ne point oublier leur langue maternelle. Un cours spécial de littérature française sera enseigné dans le collège.

L'Allemand et l'Espagnol s'y enseignent aussi; mais ainsi que pour la musique et les honneurs des maîtres sont à la charge des élèves. L'année scolaire commence le 1er lundi de Septembre, et se termine à la mi-juillet par une distribution solennelle des prix.

Table with 2 columns: Item and Price. Includes 'Pension et blanchissage, payables d'avance par semestre \$200', 'Honoraires du médecin 3', 'Les élèves peuvent se procurer dans la maison les livres classiques, le papier, les plumes et l'encre, ou les faire venir de New-York à leurs frais, s'ils le désirent.'

Les lettres doivent être adressées au the President of St. John's College, Fordham, New-York.

AVIS. LA Société ci-devant existante entre HUDON LESIEUR et ROBILAND, marchands, rue St. Paul, est dissoute de ce jour, de consentement mutuel, entre le dernier et les deux premiers. MM. Hudon et Lesieur, continuent leurs affaires au même lieu. Montréal, 24 juillet, 1846.

O. BEAUCHEMIN, Relieur, informe ses amis et le public en général, qu'il a transféré son Atelier dans les Bureaux de la REVUE CANADIENNE, No. 15 Rue St. Vincent, mis

APPRENTIS. On besoin à l'imprimerie de la Revue Canadienne de DEUX APPRENTIS. On emploierait de préférence ceux qui auraient déjà travaillé et qui se trou- veraient sans emploi. Montréal, 23 juin 1846.

LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

LE MARGUILLIER,

(Suite.)

XXXI.

RÉSIGNATION.

Le vieux soldat était resté un moment comme anéanti; il sortit enfin de son abattement et se dit: "Maintenant comment annoncer la chose à sa sœur et à sa fiancée... je ne pourrai jamais, non jamais, au grand jamais! M. le curé, en remplacement de M. Gonet, peut seul se charger de la commission funèbre... Quant à moi, j'ai plus besoin d'être consolé que de consoler les autres... Allons au presbytère... il n'y a pas de temps à perdre: les journaux de Paris annoncent peut-être cette mort... Pour l'ex-royaume d'Italie et ses dépendances, je ne voudrais pas que Blanche ou Euphrasie apprennent ce malheur à l'improviste et sans y avoir été préparées."

Le grognard, l'œil morne, le front courbé, se rendit chez l'abbé Caffieux, qui s'aperçut tout d'abord qu'une terrible nouvelle était parvenue à la connaissance du vieux soldat: "Qu'avez-vous, au nom du ciel! mon cher marguillier? s'écria le curé à l'aspect du vétéran; c'est la première fois que je vous vois dans un état pareil!"

"Il y a de quoi, répartit le sergent, et sans prononcer d'autres paroles, il remit tout ouverte au digne prêtre, la lettre qu'il venait de recevoir d'Afrique, en ajoutant d'une voix brisée par la douleur: "Voilà la chose!"

"C'est une irréparable perte, fit le pasteur, après avoir lu la missive. Le pauvre jeune homme! mais sa sœur, mais votre fille, mon cher marguillier, sont-elles instruites de la nouvelle?"

"Non, monsieur le curé, et c'est précisément pour la leur inculquer que je viens vous trouver. Quant à moi, je ne me soucie pas de la courge d'allonger en face une telle redoute, tandis que vous, votre uniforme, votre âge, vos fonctions vous rendront la chose moins dure... Allez, je vous en prie, chez M. Gonet... Là, vous trouverez Blanche et Euphrasie, car depuis quelques jours, il semblerait qu'elles sentent cela; elles ne se quittent plus. Vous leur conterez délicatement le récit de la catastrophe, tandis que moi, pendant ce temps, je battrai les bois, les prés et les vignes, car je ne puis rester en place; ma maison me devient une ambulance de pestiférés d'Egypte; ainsi, je me repose de ce soin sur vous, monsieur le curé, et je prie Dieu qu'il ne provienne pas de tout ce branle-bas-là d'autres malheurs."

Et sans attendre aucune réponse, le grognard quitta brusquement le presbytère, sans aller même, comme de coutume, saluer mademoiselle Française, qui entra dans la chambre de l'abbé au moment où celui-ci se préparait à partir pour remplir la plus noble fonction de son ministère: celle de consoler les affligés.

"Tiens! qu'a donc M. Bourguignon aujourd'hui? demanda le gouvernant, quelle mouche le pique? il n'est pas venu seulement dans ma salle me dire un petit bonjour. "Il s'agit bien de mouche et de bonjour, François, répartit l'abbé. M. Gontrand d'Harleville a été tué en Afrique; M. Bourguignon est au désespoir, et je vais de ce pas annoncer cette triste nouvelle à madame Gonet et à la pauvre Euphrasie qu'apparemment le bon Dieu voulait attirer à lui."

"Ah! Jésus! quel malheur! exclama la gouvernante en se signant. Jésus, Maria, répéta-t-elle encore, le pauvre jeune homme! lui qui était si beau, si doux, si aimable!" "Oui, c'est un grand malheur; mais aidez-moi, ma fille, à m'habiller, je n'ai guères plus que M. Bourguignon, la tête à moi. Vous convalez que je ne puis abandonner mes ouailles dans un pareil moment."

"Certainement, monsieur le curé, il faut aller consoler ces chères dames, ajouta-t-elle en s'empresant autour du prêtre devenu presque impotent. "Donnez-moi ma douillette, François?" "La voilà, monsieur le curé. Et dire qu'il n'avait pas vingt-deux ans et qu'il avait déjà la croix d'honneur!" "Donnez-moi mon chapeau?" "Le voici, monsieur le curé. On a bien raison de croire que ce monde n'est qu'une vallée de misère, une vraie citerne où les justes ne trouvent que des reptiles et des bêtes vomineuses."

"Donnez-moi donc ma canno, François? vous bavarderez toute seule après." "Oui, monsieur le curé. Oh! le brave garçon doit avoir été tout droit en Paradis; car pour qui serait-il fait, notre bienheureux paradis, si ce n'était pour ceux qui meurent dévotement en allant convertir les Bédouins à notre sainte religion?"

"Et bien! et mon bréviaire, François? vous savez bien que je ne sors jamais sans mon bréviaire?"

"Voilà, monneur le curé. L'abbé était prêt à partir lorsque sa gouvernante le retint pour lui dire encore: "Monsieur le curé, prenez bien garde de tomber, il a plu ce matin; n'allez pas trop vite non plus, car vous vous échaufferiez et vous gagneriez un rhume comme celui de l'hiver dernier; consolez bien ces chères dames."

"Je sais ce que j'ai à faire, repliqua le vieux pasteur en franchissant lentement le seuil du presbytère. Et il disparut."

Françoise, qui brûlait de publier dans le village la nouvelle de la mort du jeune d'Harleville, s'apprêtait à sortir quand l'abbé, revenu sur ses pas, dit à sa gouvernante: "Françoise, ne vous avisez pas de parler à qui que ce soit de ce que je vous ai appris. Ce bruit, trop tôt répandu, pourrait avoir de fâcheuses conséquences pour les intéressés. Je vous engage à ne pas sortir de la maison que je ne sois revenu."

Le gouvernant avait au moins une qualité distinctive: c'était une fidélité extrême aux ordres que lui donnait son maître. Aussi, quoique la langue lui démangeât et que les pieds lui brûlassent, comme on dit vulgairement, l'injonction du pasteur qui connaissait son faible, mais qui connaissait aussi son respect à ses recommandations, suffit pour la clouer au presbytère."

Pendant ce temps, l'abbé Caffieux arrivait chez M. Gonet, et se faisait introduire auprès de Blanche et d'Euphrasie. La vue du vieillard, profondément ému, apprit aux deux jeunes amies qu'une triste nouvelle allait leur être annoncée. En effet, après un préambule approprié à la circonstance, l'abbé allait enfin s'expliquer catégoriquement, lorsque Blanche et Euphrasie, poussées toutes deux par un pressentiment mystérieux, s'écrièrent l'une et l'autre en même temps: "Mon frère est mort!"

"Gontrand est tué!"

Le vieux père baisa la tête et pleura: le coup était porté; mais aussitôt que les sanglots et les gémissements des deux jeunes personnes se firent un peu calmer, le pasteur, avec l'autorité de son âge et de son ministère, les rappela au sentiment de leur obéissance envers Dieu et de leur résignation à ses décrets souverains. Il fit entrer goutte à goutte dans ces âmes meurtries les divines consolations de la religion, comme un père introduit dans la bouche de son enfant malade le médicament salutaire qui doit lui rendre la santé. Ses efforts ne furent pas perdus. Blanche puis une résignation digne d'une sainte dans les exhortations du bon prêtre, et Euphrasie, quoique le cœur broyé, releva doucement la tête et sembla, dans un enthousiasme religieux, contempler dans le ciel, l'âme de son bien aimé."

"Gontrand! mon cher Gontrand, s'écria-t-elle, je tiendrais la promesse que je t'ai faite, j'obéirai au vœu que tu as formé à tes derniers moments; je n'ai pu être ta femme sur la terre, je serai l'épouse de Jésus-Christ dans le ciel."

Cette noble et chaste pensée, bien que combattue par son père, ses amis et l'abbé Caffieux lui-même, ne fit que croître et grandir dans la volonté de la malheureuse fille. Trois mois après la mort de Gontrand, Euphrasie entra un beau jour dans la Visitation de Corbeil, et, après deux années de noviciat, elle prenait le voile.

Le grognard assista, avec tous ses amis, à cette prise de voile, et s'il éprouva d'abord quelques regrets de voir sa fille répudier le monde, la grandeur du sacrifice qu'elle faisait pour rester fidèle à sa parole, plut au cœur du vieux soldat.

"Et bien! mon cher monsieur Bourguignon, dit à l'issue de la cérémonie M. Gonet père au grognard, voilà votre fille religieuse?" "Il était naturel, répartit le grognard, en souriant amèrement, que la fille d'un marguillier devint une sainte: voilà la chose."

XXXII.

MALHEUR ET REPENTIR.

La comtesse d'Harleville, née au sein de l'opulence, enivrée pendant vingt-cinq ans des faveurs de la fortune et des parfums de la galanterie, se vit forcée, à la suite d'une ruine dont elle avait été elle-même l'artisan, de divorcer avec ce luxe, avec ce confortable bien-être qui avait toujours été l'essence de sa vie de fille, d'épouse et de veuve. Après avoir absorbé une fortune des mieux assises, réduite à vivre de la modique pension que l'état accorda aux veuves des officiers supérieurs, la mère de Blanche et de Gontrand s'était retirée dans un petit logement de la rue Plumet. Cette rue, qui forme dans notre capitale les extrêmes frontières du faubourg Saint-Germain, n'est guères connue aujourd'hui que des revendeurs qui vont fureter dans les ménages de ce quartier désert.

Un mobilier modeste, mais qui avait encore quelque chose de coquet, un tapis, une belle glace, quelques porcelaines de Sèvres, vestiges

d'une opulence éclipse, masquaient une tenture de papier peint qui remontait, pour l'âge et le dessin, à l'époque du fameux Réveillon. Comme le loyer de cette chambre n'était encore à près de trois cents francs par an, et que la pension de madame d'Harleville n'était que de mille francs, la pauvre dame avait toutes les peines du monde, à la fin de l'année, à joindre, comme on dit vulgairement, les deux bouts. Madame Gonet, la notaire, avait tenté tous les moyens pour engager sa mère à accepter une modique subvention; mais, c'est justice à rendre à la veuve du colonel d'Harleville, elle ne voulut jamais consentir à cette rémunération illégitime. "Je vous ai ruinés, vous et votre frère, ma chère enfant, lui écrivait-elle; je me emmèderais comme la plus misérable des femmes; si j'ajoutais à ce premier crime un crime de plus: celui de vous occasionner une privation."

La conduite de madame d'Harleville avait été constamment en harmonie avec cette réponse digne et fière. Ne voyant personne; elle se contentait d'user les quelques nippes qui avaient échappé au naufrage de sa splendide toilette; sans domestique, elle vaquait elle-même aux soins de son petit ménage, et n'employait que la femme du concierge de sa maison pour les ouvrages grossiers, dont elle ne pouvait s'occuper. Ainsi, cette femme, engourdie d'humidité, ses vaines de sa beauté, de sa naissance et de son rang, si avide de plaisirs; cette femme, disons-nous, qui, comme le citadin de Sybaris, ne vivait que dans la soie et le parfum des fleurs, bornait alors tous ses délassements à soigner deux petits serins qui ronchonnaient dans une cage et à arroser quelques pots de bruyère placés côte à côte sur le devant de sa fenêtre.

Le matin, accroupie, comme Candillon, devant l'âtre de sa cheminée, elle soufflait le feu pour faire chauffer sa modeste tasse de chocolat ou de café; puis, son petit ménage une fois rangé, elle s'habillait et s'occupait, soit à lire, soit à écrire, soit à travailler; mais telle est sur le reste de la vie l'influence d'une noble éducation et d'une existence longtemps heureuse, ces infimes travaux accomplis, madame d'Harleville ne sentait aucunement toute la dignité qu'elle avait jadis, et, assise sur un vieux fauteuil de velours d'Utrecht, semblait encore régner dans ce réduit par la grâce de son maintien et l'élégance de son langage.

Le 15 décembre 1840, le canon de l'hôtel des Invalides annonça à la capitale que les restes de Napoléon, de retour sur les bords de la Seine, allaient enfin faire leur entrée triomphale dans Paris. Madame d'Harleville travaillait alors à un ouvrage de tapisserie. Assise près de sa fenêtre, dont les carreaux gelés distillaient des stalactites décolorées, une à une par les rayons du soleil, à chaque détonation, la comtesse inclinait légèrement la tête; bientôt ses yeux se remplirent de larmes; elle pensa à son mari, dont elle avait abrégé les jours; à son fils, qu'elle avait sacrifié à une coquette, et qui avait su du moins trouver une mort glorieuse sur le sol africain.

"Ah! s'écria-t-elle, quel beau jour ce serait pour Hector s'il vivait!" Puis reportant sa pensée sur son fils, elle ajouta: "Et que mon pauvre Gontrand serait fier d'assister au retour de la dévouille mortelle du héros dont son père fut l'un des plus braves soldats!"

De souvenir en souvenir, madame d'Harleville fut conduite à jeter un regard rétrospectif sur son existence passée. Elle fit revivre dans sa mémoire le placide asile de Menecy dans sa jeunesse; son mariage avec le comte d'Harleville, ses froideurs pour ce prévoyant époux, ses folies à elle, la mort de sa mère, les conseils méprisés de mademoiselle de Saint-Ange, ses voyages dispendieux, son criminel éloignement pour ses enfants, l'affaire de Golgorovskis, enfin, son séjour à Venise, dernier tableau de ce drame qui avait pour dénouement l'infâme demeure qu'elle habitait rue Plumet.

Chacun de ses souvenirs avait arraché une larme de repentir à la comtesse; le rouge de la honte lui était monté au front. Dans cet examen de conscience, fait devant le tribunal même de sa raison, elle reconnaissait avec douleur que toutes les souffrances de sa vie découlaient du mépris qu'elle avait eu pour ce qui fut la gloire et le bonheur d'une femme: l'amour conjugal et l'amour maternel.

"Ah! j'ai bien mérité mon sort, s'écria-t-elle, en fixant ses yeux humides sur un crucifix suspendu au-dessus de la tête de son lit; mais mon Dieu! ajouta-t-elle, en joignant les mains, serrez-vous inexorable!... Ne pardonnez-vous point à une misérable pécheresse qui peut avoir manqué, comme Madeleine, mais aussi qui se repent comme elle!"

Madame d'Harleville achevait à peine ces paroles, qu'on heurtait doucement à sa porte; elle essuya ses yeux, et alla ouvrir.

XXXIII. CATASTROPHE! LES UNES SUR LES AUTRES. C'est le grognard qui s'offre aux yeux de madame d'Harleville... Il est vêtu de l'uniforme grand teint des anciens grenadiers de la vieille garde; l'habit bleu à revers blancs, la culotte et la veste de canimir blanc, les longues bottes noires, le bonnet à poil, et le sabre suspendu à la ceinture.